

père est mort, et je vais en faire autant. Tout est bien ; je ne demande qu'une chose : Dieu sauve le roi !

Après ces mots, l'officier retourna près des soldats et continua tranquillement son repas.

Mais Patrick était sombre et préoccupé. Le soir même, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour que le prisonnier fût bien traité, il partit sans dire où il allait, et fut trois jours absent. Enfin, le quatrième jour, il arriva, et dit qu'on lui amenât l'officier royaliste.

— Va-t-on enfin me juger ? demanda gravement celui-ci. Il est temps d'en finir, ne fût-ce que par humanité ; je suis si bien chez toi, sir Patrick, que si j'y reste encore longtemps je finirai par regretter la vie.

— Lord Derby, dit le juge d'un ton ému, il y a vingt ans que tu me dis en me montrant tes mains sanglantes : — Ne t'accroche plus au rideau, car la férule fait mal. — Voici ta lettre de grâce, signée par le protecteur, mais, à

mon tour, je te dirai : — Ne prends plus les armes contre le parlement, car Cromwell est difficile à fléchir.

A ces mots, sir Patrick et lord Derby se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et ils vécurent depuis ce temps dans la plus grande intimité, malgré la différence de leurs opinions politiques.

LA GROTTE DE NEPTUNE.

Pour le voyageur à qui les album, les récits, les guides et les impressions de voyages n'ont pas numéroté les jouissances, et, d'avance, classé les plaisirs en journées ; pour le voyageur indépendant et accessible au véritable enthousiasme, les environs de Rome sont peuplés de délicieuses surprises et d'utiles délassements. Aux graves souvenirs, aux studieuses promenades de la ville éternelle, à la solennité de la plaine où se dressent les sept collines, il faut l'ap-



(Vue de la grotte de Neptune, près de Tivoli.)

position du loisir et des frais ombrages de la Riccia, de Frascati, de Tivoli, ou d'Albano. Heureux celui qui, à la fin d'une semaine de laborieuses explorations, a choisi pour retraite à tout hasard dans la Maremma, le jour du dimanche où la foule répandue dans les rues de Rome obstruerait à ses regards le Colysée et le Forum ; heureux surtout si le hasard lui ouvre la voie Tiburtine. Au quatrième mille il rencontrera le Teverone. Qu'il ne demande point à ses notes ou à sa mémoire si le pont Mammo est ainsi nommé de Julia Mammea, la mère d'Alexandre Sévère ; si, détruit par Totila, il fut reconstruit par Narsis avant que le barbare eût pris le temps d'en disperser les matériaux ; qu'il contemple plutôt avec délices les eaux du fleuve, moins renommé mais plus limpide que le Tibre. Bientôt une forte odeur de soufre lui annoncera le lac appelé le Tartare où nagent des îles flottantes ; il passera auprès des bains d'Agrippa et du mausolée de la famille Plautia, et il tra-

versera le fertile marais qui fut jadis la villa Adrienne, après s'être arrêté peut-être à examiner le théâtre grec, le Pœcile et les Thermes, poursuivi par la grande voix de Rome, par le sourd retentissement de cloches que le vent lui jettera en passant, il cherchera des lieux plus agrestes et précipitera ses pas dans la vallée de Canope où les prêtres de Séraphis célébraient d'odieus mystères. Là, la bienfaisante influence des eaux donne à la verdure plus d'éclat et à l'air plus de fraîcheur ; les cyprès, les pins aux larges cimes qui font un désert autour d'eux et dont l'ombre est mortelle aux arbustes et aux herbages, sont déjà remplacés par des hêtres et par des chênes verts, et le bruit des cascates annonce bientôt Tivoli ; Tivoli, l'ancienne Tibur, dont l'origine grecque remonte à 462 ans avant la fondation de Rome, et qui, détruite, puis reconstruite par Totila, prit, au huitième siècle, le nom qu'elle porte aujourd'hui ; Tivoli qui, chantée par Horace, est encore, comme

un temps du poëte romain, un délicieux séjour. C'est là que l'ancien Anio se précipite d'un rocher élevé sur la pointe duquel on admire ce joli temple de la sibylle, dont nous avons donné une vue dans un des numéros de notre première année. La grotte de Neptune, que nous représentons aujourd'hui, offre une des retraites les plus solitaires et un des points de vue les plus favorables de cette grande cote dont l'art a dirigé de telle sorte les jeux, qu'Horace ne reconnaîtrait plus peut-être ces lieux mêmes qu'il a décrits. Le lit du fleuve, étagé en amphithéâtre par une disposition naturelle que la main de l'homme a favorisée, maintient en ressauts où écumant les cascates dans le bruit adouci ne se confond point, dans la grotte de Neptune, avec celui des forges voisines, souvent hostiles au charme de ces beaux lieux et au repos de cette contrée.

Marâtre, pardtre. — Les femmes et les philologues peuvent se plaindre de ce que notre langue a conservé le mot *marâtre*, dont elle n'a retenu que l'acception défavorable, sans conserver aussi l'ancien terme corrélatif *pardtre*. Ce terme était nécessaire, puisqu'il faut y suppléer aujourd'hui par sa définition : *Beau-père à l'égard des enfants d'un autre lit*. Il est resté dans quelques patois méridionaux.

RÈGLES DE L'ART DE NAGER.

Nager est la faculté de se maintenir sur l'eau, de s'y élever en tous sens et d'y plonger.

Cette faculté dans l'homme n'est pas naturelle, c'est le résultat de combinaisons d'idées, c'est un art qu'il peut élever à une perfection plus ou moins grande.

L'homme qui, pour la première fois, tombe à l'eau, ou qui perd pied en y pénétrant de lui-même, précipite en vain ses mouvements locomoteurs : ces mouvements ne font que s'opposer les uns aux autres avec incohérence et sans aucun ensemble ; l'homme se noie si l'on ne vient promptement à son secours.

Cependant un exercice réfléchi lui apprend peu à peu à connaître, à apprécier son action dans l'eau. Il observe ce qui se passe chez les animaux qui nagent, et il imite les mouvements soit du quadrupède, soit de la grenouille dont les membres ont un rapport plus direct avec les siens. Enfin, il finit par acquérir l'art de se maintenir sur l'eau, et de lutter contre ce fluide avec plus d'avantages même que les animaux terrestres.

Or, l'art de nager consiste dans l'heureuse application des principes suivants :

1^o Repousser l'eau pour y trouver un point d'appui qui sera d'autant plus résistant que l'action sera plus vive et qu'on opposera une plus grande surface.

2^o Détruire le moins possible l'effet produit en dissimulant les surfaces qui s'opposent à l'eau, et en ne brusquant point les mouvements de retour nécessaires pour recommencer l'action.

Il est un autre principe que nous indiquerons plus loin, et qui préside à la conservation de l'équilibre dans toutes les positions possibles.

Si l'homme ne nage pas dès sa première entrée dans l'eau, c'est parce que sa marche naturelle ne répond point aux deux conditions dont nous venons de parler ; et s'il n'en est pas de même des animaux, cela tient à ce que la continuation de leurs mouvements ordinaires de locomotion présente dans l'eau alternativement une résistance d'avant en arrière dont l'effet n'est pas détruit par le mouvement contraire du retour des membres. Dans le premier cas, les membres s'allongent brusquement ; dans le second, ils s'ar-

rondissent et divisent l'eau avec plus de facilité. Ajoutons encore que la position horizontale, qui est habituelle chez les animaux, leur donne l'avantage de maintenir tout naturellement les voies aériennes au-dessus de la surface de l'eau et de présenter une résistance plus grande à tout effort qui tendrait à les enfoncer.

Certains écrivains ont prétendu que si l'homme n'avait pas peur, il se maintiendrait sur l'eau par sa seule légèreté spécifique. Cette opinion est loin de pouvoir être généralisée. Le fait est vrai pour quelques individus, et surtout quand il s'agit de l'eau de la mer ; mais dans l'eau douce des rivières et des étangs, il en est peu qui jouissent de cet avantage.

Voici ce qui se passe : le nageur enfonce jusqu'à ce qu'il ait déplacé un volume d'eau égal au poids total de son corps. Si ce poids est plus grand que celui de l'eau, il gagnera le fond ; s'il est égal, il restera indifféremment à la place où une force étrangère l'aura fait pénétrer ; et s'il est plus léger, une partie de son corps restera hors de l'eau. La facilité que nous avons à nous soutenir sur l'eau dépend donc de notre pesanteur spécifique. Plus nous serons léger, par rapport au fluide que nous déplaçons, plus nous nous élèverons à sa surface, d'où il résulte qu'en prenant de l'embonpoint on flotte mieux, puisque l'on acquiert un volume plus considérable par une augmentation du tissu cellulaire qui est plus léger que l'eau.

La pesanteur spécifique n'est pas également répartie dans toutes les régions du corps. Les jambes et les cuisses sont généralement plus lourdes que l'eau, tandis que la tête soutenue par la cavité de la poitrine est beaucoup plus légère. Il en résulte que le déplacement total qui fait flotter le corps entier se fait de manière à ce que la poitrine occupe toujours la partie supérieure. De plus, il est de loi générale que tous les corps allongés qui flottent se mettent en équilibre suivant leur plus grande dimension. Le corps du nageur subissant cette loi, sera incessamment sollicité à prendre la position horizontale, et la charpente osseuse qui occupe les parties postérieures étant plus lourdes que les parties antérieures, le nageur se trouvera naturellement sur le dos, renversant la tête en arrière pour mieux respirer.

Il est des personnes qui possèdent la faculté assez rare de rester, sans mouvement, les pieds aussi bien que la tête hors de l'eau. D'autres se soutiennent également, mais les pieds plus ou moins abaissés vers le fond ; il en est dont les parties inférieures du corps seraient assez lourdes pour entraîner la tête, de manière à gêner et même à supprimer la respiration, si le nageur ne faisait rien pour se mettre à flot.

En aspirant, la poitrine se gonfle, acquiert plus de volume, et le corps s'élève d'autant ; en chassant l'air des poumons, le contraire arrive et le corps enfonce. C'est au nageur à combiner ces deux actions pour rester sans bouger sur la surface de l'eau, dont la grande agitation même ne pourrait l'empêcher de flotter. Mais la personne qui n'est pas familiarisée avec l'eau et qui a peur, fait des mouvements désordonnés, dont les uns tendent à l'enfoncer, et dont les autres en l'élevant déterminent, lorsqu'elle descend, une vitesse acquise qui lui fait dépasser la ligne de flottaison. Cette personne s'agitant ainsi sans posséder l'art de combiner ses mouvements se noierait infailliblement.

Maintenant si nous recherchons le centre de gravité du corps humain, nous verrons qu'il est situé un peu au-dessous du creux de l'estomac vers la partie postérieure. C'est à cet endroit que le corps, s'il était suspendu, se tiendrait en équilibre, et c'est là où se trouve, pour ainsi dire, le pivot de tous les mouvements.

La tête, étant habituellement hors de l'eau, est (comparativement aux autres parties du corps qui y sont plongées, et qui par conséquent ont perdu de leur poids) d'un poids énorme et d'autant plus grand qu'elle agit à